

## Chapitre 04 : L'école classique

Le courant classique du 18<sup>ème</sup> siècle, est caractérisé par une évolution radicale des mentalités, des valeurs, des techniques et des processus économiques. Il s'agit de ce que l'on appelle la première révolution industrielle. La puissance économique réside davantage dans la détention de biens de production que dans la sphère des échanges. C'est en Angleterre, première grande puissance à l'époque, avec Adam Smith (1723-1790), Thomas Malthus (1766 - 1834), David Ricardo (1772 -1823) ; puis en France avec Jean Baptiste Say (1767 - 1832) que naît la pensée libérale classique.

### 4.1. Les postulats de l'école classique

Malgré la diversité des auteurs et des idées, les économistes classiques parviennent à forger une analyse qui repose sur quelques grands principes.

#### 4.1.1. L'individualisme des agents économiques

L'individu est un être **rationnel**, il est le seul capable de juger et de décider ce qui est bon pour lui. L'interventionnisme de l'Etat, même à but louable, est donc pervers dans ses conséquences. Chaque individu poursuit son intérêt particulier par la maximisation des satisfactions et la minimisation de l'effort.

#### 4.1.2. L'affirmation de la liberté économique

Le modèle de *l'homo oeconomicus* justifie en retour le **libéralisme économique**. La propriété privée des moyens de production est une garantie de la liberté. Le marché constitue le régulateur le plus efficace de l'activité économique (on parle également de socialisation par le marché). La recherche de l'intérêt individuel permet de réaliser l'intérêt général car il existe une **main invisible** (le marché) qui guide les passions individuelles vers le bien de tous : « *Ce n'est pas la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage* » (Smith, 1776, [1991, p. 82]).

#### 4.1.3. La permanence de l'équilibre économique

Un système économique conduit par le principe de la liberté économique tend naturellement vers l'équilibre. Lorsque celui-ci n'est pas réalisé, les prix s'ajustent à la hausse ou à la baisse. La Loi des débouchés de Jean-Baptiste Say stipule que : « *toute offre crée ses débouchés* », c'est-à-dire que l'offre crée une demande équivalente.

## 4.2. Classiques optimistes et classiques pessimistes

### 4.2.1. L'optimisme chez Smith et Say

#### ❖ La main invisible :

L'harmonie des comportements humains n'est plus liée à un ordre naturel et divin, à la Providence, mais elle est le résultat inattendu, parce que non recherché, des comportements individuels libres et autonomes, individus à la recherche de leurs intérêts individuels. Peut-on faire confiance à des individus « égoïstes »? Est-ce là un fondement stable pour le fonctionnement de la société? La philosophie utilitariste fournit la réponse suivante: « *les vices privés font la vertu publique* », dit autrement la somme des intérêts particuliers est égale à l'intérêt général. Comment cela est-il possible? Par l'action d'une main invisible qui remplace la main de Dieu (la Providence). Pour Adam Smith c'est la division du travail qui pousse les individus à échanger, et l'échange a une vertu: il permet une coordination spontanée d'individus à la recherche de leurs intérêts particuliers. L'intérêt général, ce n'est que la somme des intérêts particuliers.

La réponse du libéralisme politique consiste à mettre en place un Etat de droit; la réponse du libéralisme économique consiste à laisser faire les individus (échanges libres, rôle du marché, importance de la concurrence pour empêcher l'existence de pouvoirs de marché). Le libéralisme s'oppose donc à l'idée selon laquelle il est nécessaire d'avoir un Etat fort pour faire « tenir » la société.

#### ❖ La division du travail chez Smith :

Smith a visité une manufacture où l'on fabriquait des épingles. Dans la production ce petit objet en apparence si simple, il a admiré la complexité de la spécialisation des tâches. Et le premier livre chante la division du travail. D'autre part, Smith célèbre les bienfaits non seulement de la spécialisation technique des tâches, mais surtout de la division économique des entreprises qu'il explique par une propension naturelle à l'échange, caractéristique selon lui de l'espèce humaine. Avec l'école classique, la science économique deviendra la science des échanges, ou comme on dit parfois « catallactique ». Les richesses, pour lui, cela ne veut pas dire de l'argent, mais des biens.

Pour Smith, il y a une double relation entre la division du travail et l'échange et il existe un effet retour entre les capitaux avancés et la division du travail.

#### ❖ La loi des débouchés de Say :

Pour Say dans Le Traité d'économie politique (1803), « l'économie enseigne comment se forment, se distribuent et se consomment les richesses qui satisfont aux besoins des sociétés». En d'autres termes, l'économie étudie la production, la consommation et la répartition des richesses. Il existe un agent économique qui permet d'augmenter la taille des marchés, c'est l'entrepreneur-producteur. Il augmente l'offre et permet plus de croissance. La Loi de Say énonce l'idée selon laquelle, toute offre crée sa propre demande. La production nécessite des facteurs de production qui sont rémunérés parce que la production est vendue, or

pour vendre la production, il faut que ces revenus tirés de la production soient consommés et (épargnés puis) investis. Dans le cadre de cette analyse, Say prolonge l'idée smithienne de la main invisible: « *le marché est l'institution la plus efficace pour chercher le bonheur de tous* » et l'idée physiocrates de flux à travers un circuit. Ce qui découle de la loi de Say, c'est l'idée selon laquelle l'allocation par le marché ne peut jamais connaître de crise.

#### **4.2.2. Le pessimisme chez Ricardo et Malthus**

##### **❖ La loi de la population de Malthus :**

Le schéma de la perspective malthusienne est célèbre. L'instinct qui pousse les hommes à se reproduire est impérieux. Si le rythme de la reproduction reste constant, la population tend à s'accroître selon une progression géométrique. Or, les subsistances ne sauraient croître aussi rapidement, au mieux selon une progression arithmétique. Il y a donc une tendance constante de la population à devancer les progrès des subsistances. Malthus écrit: « *un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille ne peut le nourrir, ou si la société ne peut utiliser son travail, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture; il est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert mis pour lui. La nature lui demande de s'en aller, et elle ne tarde pas à mettre elle-même cet ordre à exécution* ». C'est Malthus qui le premier a montré dans l'activité économique une lutte entre les hommes avides et la nature avare où les théoriciens les plus modernes voient encore le principe spécifique de notre discipline.

##### **❖ L'état stationnaire chez Ricardo :**

David Ricardo dans ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt* qui paraîtront en 1817 on distingue deux parties. D'abord une analyse de l'économie interne, qui est essentiellement une théorie dynamique de la répartition, inspirée surtout de Malthus et pénétrée de pessimisme. Ensuite, une doctrine du commerce extérieur, radicalement libre échangiste, qui repose sur une théorie statique des échanges internationaux, que Smith inspire et qui respire l'optimisme. La théorie ricardienne de l'économie interne est presque exclusivement une théorie de la répartition des revenus. Si Ricardo se préoccupe presque exclusivement de la répartition des richesses, c'est surtout pour en supputer l'avenir. Il est certain, d'abord, que le salaire ne saurait rester longtemps inférieur au minimum nécessaire à la subsistance ouvrière: car cette situation provoquerait une certaine mortalité ouvrière; l'offre de travail en serait réduite et le salaire tendrait à remonter. Mais pourquoi le salaire ne pourrait-il demeurer au-dessus du minimum nécessaire à la subsistance ouvrière ? Serait-ce qu'une augmentation de l'offre de travail s'ensuivrait nécessairement, provoquant une baisse des salaires? Oui pour Ricardo, parce que Ricardo accepte la doctrine de Malthus; parce qu'il croit à la nécessaire pression de la population sur les subsistances. La loi ricardienne des salaires repose sur le principe malthusien de la population.

Le profit est le revenu du capitaliste. Le profit est égal à la différence entre le coût et le prix. Pour qu'il y ait profit, il faut donc qu'il y ait un excédent du prix sur le coût. Pour expliquer ce revenu sans travail qu'est le profit, il faut recourir à la valeur-travail. Une table qu'il a fallu une journée de travail pour construire vaut, en travail, une journée. Mais le salaire

d'une journée de travail ne vaut pas une journée de travail. Il vaut le nombre d'heures de travail nécessaire pour produire la subsistance d'un ouvrier pendant une journée. Entre ces deux quantités de travail totalement indépendantes l'une de l'autre, il y a la place pour une différence : le profit du capitaliste.

La rente de chaque terre cultivée correspond exactement à l'économie de travail qu'entraîne l'excédent de sa fertilité sur celle de la terre moins fertile effectivement mise en culture. Ainsi, le revenu foncier, pour Ricardo, est un revenu différentiel. La rente témoigne de la rareté des terres fertiles.

La population augmente: il en résulte que de nouvelles terres, moins fertiles, devront être emblavées. La valeur du blé s'élèvera et toutes les terres verront leur rente s'accroître. Le prix du blé s'élevant, les salaires, dont la norme est une quantité fixe d'aliments devront s'élever eux aussi. Ils s'élèveront en valeur nominale, sans que la condition ouvrière soit améliorée. Ce qui baisse se sont les profits. Le capitaliste paie plus cher son propriétaire, il paie plus cher le blé qu'il consomme, il paie plus cher ses ouvriers, tandis que la valeur de ses produits n'a pas de raison de changer. Le profit est progressivement comprimé dans un étai qui se resserre sans cesse. Ricardo pose une loi tendancielle de la baisse continue des profits. Quand la hausse des salaires aura absorbé une part telle des profits que ceux-ci seront désormais insuffisants pour stimuler l'esprit d'entreprise, l'évolution devra s'arrêter.

#### ❖ **Le libre-échange chez Ricardo :**

La doctrine ricardienne des échanges extérieurs est toute smithienne d'esprit, elle illustre le principe de l'harmonie naturelle des intérêts; mais sa forme hypothétique, logique, rigoureuse, porte bien la marque de son auteur. Ricardo entreprend une apologie serrée du libre-échange. Lui objecte-t-on que l'Angleterre produit toutes choses à des coûts réels plus élevés que ses concurrents? Ricardo répond par sa célèbre théorie des « coûts relatifs », et démontre que même un pays handicapé pour la fabrication de toutes les marchandises n'en a pas moins intérêt à se spécialiser dans les productions où il l'est le moins, à s'approvisionner à l'étranger des autres marchandises. Ainsi les intérêts de toutes les nations convergent: le commerce international est avantageux pour les unes comme pour les autres. Craint-on que le libre-échange ne fasse sortir d'Angleterre l'or qui s'y trouve, jusqu'à l'épuisement (c'est le vieux cauchemar des mercantilistes)? Ricardo répond par la théorie de l'équilibre automatique de la balance des comptes. Un déficit permanent de la balance est inconcevable. Si l'Angleterre commence par importer plus de marchandises qu'elle n'en exporte, l'or sortira d'Angleterre, et affluera chez ses fournisseurs. Mais il en résultera, en vertu de la théorie quantitative de la monnaie, une baisse des prix et des salaires anglais, une hausse des prix et des salaires dans les nations voisines. Par-là les exportations anglaises seront encouragées, les importations découragées. L'équilibre tendra à se rétablir lui-même. Telles sont les deux grandes lois sur lesquelles Ricardo fonde sa revendication de l'abolition des droits de douane. Les lois du commerce international ne sont point seulement une théorie : mais une arme, que Ricardo brandit au Parlement, et qu'après lui ses disciples manieront contre le protectionnisme; elle emportera la victoire en 1846, et fera de l'Angleterre la patrie du libre-échange.

### 4.3. La théorie de la valeur chez les classiques

#### 4.3.1. La valeur chez Smith

Pour déterminer comment se fixe la valeur d'une marchandise, Smith montre qu'il est nécessaire de distinguer la valeur d'usage et la valeur d'échange. La valeur d'usage est liée à la satisfaction que la marchandise procure au consommateur. Elle est donc subjective, spécifique à chaque bien. Il montre que la valeur d'usage ne peut servir de fondement robuste à la théorie de la valeur. Il s'appuie pour cela sur **le paradoxe de l'eau et des diamants**: la valeur d'usage de l'eau est importante mais comme elle demande très peu de travail pour être obtenue, sa valeur d'échange est nulle alors que c'est l'inverse pour le diamant. La valeur d'échange, pour sa part, détermine les conditions dans lesquelles une certaine quantité d'une marchandise peut être échangée contre une quantité déterminée d'une autre marchandise; c'est une conception objectivée de la valeur. Plus précisément, pour Smith, la valeur d'échange est un pouvoir d'acquisition d'autres marchandises: elle détermine ainsi le prix relatif entre deux marchandises. Smith considère que le fondement économique de la valeur d'échange est la quantité de « **travail commandé** » nécessaire à la production de la marchandise. Smith place ainsi l'échange au centre de son raisonnement: la valeur d'une marchandise dépend d'une capacité d'achat. Ainsi, « la richesse est un droit de commandement sur le travail d'autrui ou sur le produit de son travail » (Smith).

#### 4.3.2. La valeur chez Ricardo

Ricardo complète la théorie de la valeur travail. L'évaluation du prix d'un bien est bien déterminée par le travail nécessaire pour le fabriquer. Mais il y ajoute également le **travail incorporé** qui est nécessaire à la fabrication des biens de production.

#### 4.3.3. La valeur chez Say

Pour Say, le principe de la valeur n'est point le travail mais l'utilité. Une perle trouvée par hasard sur la plage ne représente aucun travail. Elle a de la valeur parce qu'elle est utile: c'est-à-dire parce qu'elle répond à un désir des hommes. Mieux pourtant que la thèse anglaise de la valeur-travail, la doctrine de la valeur-utilité de Say désigne à la pensée économique les chemins de son avenir.